

LES PLAINTES DE JOB

Maëlle Beauvais, Rémi Bouvet,
Gaël Lefebvre, Arthur Ventura

LES PLAINTES DE JOB

JOB, CHAPITRES 3, 7 ET 10

Après avoir appris les malheurs qui ont frappé Job, trois de ses amis : Eliphaz de Témân, Bildad de Shuah et Cophar de Naamat, arrivent pour le consoler. Ainsi commence le débat, à la fois passionné et rationnel, qui occupe la plus grande partie du livre, où Job et ses amis vont discuter des causes de la souffrance, ainsi que de la notion de justice divine. Les trois amis sont partisans de la théorie de la *rétribution* : ils jugent en que si Job souffre, c'est parce qu'il a péché. Mais celui répond toujours qu'il est innocent. Alors apparaît Elihu, qui, lui aussi, condamne Job. A la fin du livre, Dieu lui-même (Yahvé) prendra la parole, blâmera les interlocuteurs de Job et récompensera celui-ci pour sa foi en lui donnant deux fois plus de descendance et de richesses qu'il n'en avait avant.

C'est au chapitre 3 que Job prend la parole, en présence de ses amis. Ses plaintes sont d'abord dirigées contre lui-même : il maudit le jour de sa naissance. Puis dans les chapitres 7 et 10, Job, tout en continuant à se lamenter, s'adresse directement à Dieu et lui demande les raisons de ses souffrances, ainsi qu'un peu de répit.

Nous allons étudier les plaintes formulées par Job lors du débat entre lui et ses amis. Ces plaintes qui sont en vers, comme toute la discussion, révèlent une densité poétique qui sert à mieux illustrer les souffrances subies par Job.

Job maudit le jour de sa naissance.

3 ¹Enfin Job ouvrit la bouche et maudit le jour de sa naissance.

²Il prit la parole et dit :

³Périsse le jour qui me vit naître
et la nuit qui a dit « Un garçon^a a été conçu^b. »

⁴Ce jour-là, qu'il soit ténèbres,
que Dieu, de là-haut, ne le réclame pas,
que la lumière ne brille pas sur lui !

⁵Que le revendiquent ténèbre et ombre épaisse,
qu'une nuée s'installe sur lui,
qu'une éclipse en fasse sa proie !

⁶Oui, que l'obscurité le possède,
qu'il ne s'ajoute pas aux jours de l'année,
n'entre point dans le compte des mois !

⁷Cette nuit-là, qu'elle soit stérile,
qu'elle ignore les cris de joie !

^a Ou « homme ». Le mot « guèvèr » suggère force et noblesse. Il pouvait s'appliquer à l'héritier dynastique ou à l'homme béni de Dieu. (T.O.B.)

^b Deux malédictions parallèles : celle du jour de la naissance puis celle de la nuit de la conception (Cerf).

- ⁸Que la maudissent ceux qui maudissent les jours
et sont prêts à éveiller le Léviathan^{c1}
- ⁹Que se voilent les étoiles de son aube,
qu'elle attende en vain la lumière
et ne voie point s'ouvrir les paupières de l'aurore !
- ¹⁰Car elle n'a pas fermé sur moi la porte du ventre,
pour cacher à mes yeux la souffrance.
- ¹¹Pourquoi ne suis-je pas mort au sortir du sein,
n'ai-je péri aussitôt enfanté ?
- ¹²Pourquoi s'est-il trouvé deux genoux pour m'accueillir,
deux mamelles pour m'allaiter ?
- ¹³Maintenant je serais couché en paix,
je dormirais d'un sommeil reposant,
- ¹⁴avec les rois et les grand ministres de la terre,
qui se sont bâti des mausolées,
- ¹⁵ou avec les princes qui ont de l'or en abondance
et de l'argent plein leurs tombes.
- ¹⁶Ou bien, tel l'avorton caché, je n'aurais pas existé,
comme les petits qui ne voient pas le jour.
- ¹⁷Là prend fin l'agitation des méchants,
là se reposent les épuisés.
- ¹⁸Les captifs de même sont laissés tranquilles
et n'entendent plus les cris du surveillant.^d
- ¹⁹Là voisinent petits et grands,
et l'esclave est libéré de son maître.
- ²⁰Pourquoi donner à un malheureux la lumière,
la vie à ceux qui ont l'amertume au cœur,
- ²¹qui aspirent après la mort sans qu'elle vienne,
fouillent à sa recherche plus que pour un trésor ?
- ²²Ils se réjouiraient en face du tertre funèbre^e,
exulteraient de trouver la tombe.
- ²³Pourquoi ce don à l'homme dont la route est cachée
et que Dieu entoure d'une haie ?

^c Léviathan (ou encore le Dragon, le Serpent Fuyard) était dans la mythologie phénicienne un monstre du chaos primitif ; l'imagination pouvait toujours craindre qu'il ne se réveillât, attiré par une malédiction efficace contre l'ordre existant. Le dragon de L'Apocalypse (Ap. 12 3), qui incarne la résistance à Dieu de la puissance du mal, revêt certains traits de ce serpent chaotique.

^d « Là » évoque le *Shéol*, lieu où vont les morts, dans l'Ancien Testament. Job ne fait pas la distinction entre enfer et paradis. Toutes les âmes vont au *Sheol*, donc, pour Job, après la mort, même les souffrances des méchants seraient apaisées.

^e Tertre ou tertre funéraire : élévation de terre recouvrant une sépulture.

- ²⁴Pour nourriture j'ai mes soupirs,
comme l'eau s'épanchent mes rugissements.
²⁵Toutes mes craintes se réalisent
et ce que je redoute m'arrive.
²⁶Pour moi, ni tranquillité, ni paix,
ni repos : rien que du tourment.

L'homme accablé connaît seul sa misère

- 7 ¹N'est-ce pas un temps de service qu'accomplit l'homme sur terre,
n'y mène-t-il pas la vie d'un mercenaire ?
²Tel l'esclave soupirant après l'ombre
ou l'ouvrier tendu vers son salaire,
³j'ai en partage des mois d'illusion,
à mon compte des nuits de souffrance.
⁴Etendu sur ma couche, je me dis : « A quand le jour ? »
Sitôt levé : « Quand serai-je au soir ? »
Et des pensées folles m'obsèdent jusqu'au crépuscule.
⁵Vermine et croûtes terreuses couvrent ma chair,
ma peau gerce et suppure.
⁶Mes jours ont couru plus vite que la navette
et disparu sans espoir.
⁷Souviens-toi que ma vie n'est qu'un souffle,
que mes yeux ne reverront plus le bonheur !
⁸Désormais je serai invisible à tout regard,
tes yeux seront sur moi et j'aurai disparu.
⁹Comme la nuée se dissipe et passe ;
qui descend au shéol^f n'en remonte pas.
¹⁰Il ne revient pas habiter sa maison
et sa demeure il ne connaît plus.
¹¹Et c'est pourquoi je ne puis me taire,
je parlerai dans l'angoisse de mon esprit,
je me plaindrai dans l'amertume de mon âme.
¹²Suis-je la Mer, moi, ou le monstre marin,^g
pour que tu postes une garde contre moi ?
¹³Si je dis : « Mon lit me soulagera
ma couche atténuera ma plainte »,

^f Voir note *b*.

^g Selon les cosmogonies babyloniennes, Tiamat (la Mer), après avoir contribué à donner naissance aux dieux, avait été vaincue et soumise par l'un d'eux. L'imagination populaire ou poétique, reprenant cette imagerie, attribuait à Yahvé cette victoire, antérieure à l'organisation du Chaos, et le voyait maintenir toujours en sujétion la Mer et les monstres ses hôtes.

- ¹⁴alors tu m'effraies pas des songes,
tu m'épouvantes par des visions.
¹⁵Ah ! je voudrais être étranglé
la mort plutôt que mes douleurs !
¹⁶Je m'en moque, je ne vivrai pas toujours ;
aussi, laisse-moi, mes jours ne sont qu'un souffle !
¹⁷Qu'est-ce donc que l'homme pour en faire si grand cas,
pour fixer sur lui ton attention,
¹⁸pour l'inspecter chaque matin,
pour le scruter à tout instant ? ^h
¹⁹Cessera-tu enfin de me regarder,
pour me laisser le temps d'avaler ma salive ?
²⁰Si j'ai péché, que t'ai-je fait, à toi,
l'observateur attentif de l'homme ?
Pourquoi m'as-tu pris pour cible,
pourquoi te suis-je à charge ?
²¹Ne peux-tu tolérer mon offense,
passer sur ma faute ?
Car bientôt je serai couché dans la poussière,
tu me chercheras, et je ne serai plus.

La justice divine domine le droit

- 10 ¹Puisque la vie m'est en dégoût,
je veux donner libre cours à ma plainte,
je veux parler dans l'amertume de mon âme.
²Je dirai à Dieu : Ne me condamne pas,
indique-moi pourquoi tu me prends à partie.
³Est-ce bien, pour toi, de me faire violence,
de rejeter l'œuvre de tes mains
et de favoriser les desseins des méchantsⁱ ?
⁴Aurais-tu des yeux de chair
et ta manière de voir serait-elle celle des hommes ?
⁵Ton existence est-elle celle des mortels,
tes années passent-elles comme les jours d'un homme ?
⁶Toi, qui recherches ma faute
et fais une enquête sur mon péché,

^h Les versets 17, 18 et 19 font écho au verset 18 du chapitre 3 du Livre de Job : « Les captifs de même sont laissés tranquilles et n'entendent plus les cris du surveillant. ». Or, on pourrait considérer que Job se trouve captif de l'omniscience de Dieu, qui est son surveillant. La mort viendrait comme la libération de cette surveillance divine de laquelle Job veut se débarrasser.

ⁱ Job commence à prendre Dieu à partie avec véhémence.

⁷tu sais bien que je ne suis pas coupable
et que nul ne peut me soustraire à tes mains !
⁸Tes mains m'ont façonné, créé ;
puis, te ravisant, tu voudrais me détruire !
⁹Souviens-toi : tu m'as fait comme on pétrit l'argile^j
et tu me renverras à la poussière.
¹⁰Ne m'as-tu pas coulé comme du lait
et fait cailler comme du laitage,^k
¹¹vêtu de peau et de chair
tissé en os et en nerfs ?
¹²Puis tu m'as gratifié de la vie,
et tu veillais avec sollicitude sur mon souffle.
¹³Mais tu gardais une arrière-pensée ;
je sais que tu te réservais
¹⁴de me surveiller si je pêche
et de ne pas m'innocenter de mes fautes.
¹⁵Suis-je coupable, malheur à moi !
Suis-je dans mon droit, je n'ose lever la tête,
moi, saturé d'outrages, ivre de peines !
¹⁶Fier comme un lion, tu me prends en chasse,
tu multiplies tes exploits à mon propos,
¹⁷tu renouvelles tes attaques,
ta fureur sur moi redouble,
tes troupes fraîches se succèdent contre moi^l.
¹⁸Oh ! Pourquoi m'as-tu fait sortir du sein ?
J'aurais péri alors : nul œil ne m'aurait vu,
¹⁹je serais comme n'ayant pas été,
du ventre on m'aurait porté à la tombe.
²⁰Et ils durent si peu, les jours de mon existence !
Place-toi loin de moi, pour me permettre un peu de joie,
²¹avant que je m'en aille sans retour
au pays des ténèbres et de l'ombre épaisse,
²²où règnent l'obscurité et le désordre,
où la clarté même ressemble à la nuit sombre.^m

^j Référence à La Genèse 2, 7 : « Alors Yahvé Dieu modela l'homme avec la glaise du sol ».

^k La science médicale antique se représentait la formulation de l'embryon comme une coagulation du sang maternel sous l'influence de l'élément séminal.

^l Job se sert d'images guerrières pour exprimer les redoutables exigences de Dieu.

^m Job finit chacune de ses plaintes par une demande d'être mis à mort, d'être envoyé au *shéol*, ce « pays des ténèbres et de l'ombre épaisse » (Job 10 21), où il serait loin de Dieu (Job 10 20). C'est le seul moyen de se plaindre sans maudire directement Dieu ; car il lui *demande* d'y être envoyé, sans rompre sa soumission et sa foi.

PROLONGEMENTS LITTÉRAIRES

Voltaire, *Poème sur le désastre de Lisbonne*

La réactualisation de la plainte de Job, pour une autre injustice

Quand un tremblement de terre provoque plus de vingt-cinq mille morts le premier novembre 1755 à Lisbonne, Voltaire, philosophe et moraliste, grand penseur des Lumières, s'interroge, tel Job, sur la raison de ce malheur s'abattant sur des innocents. Dans ce poème, il répond à ceux qui, comme les amis de Job, disent qu'il faut s'en remettre à la théorie de la rétribution, qu'il présente indirectement. Il critique cette position énonçant qu'un être est puni seulement parce qu'il a commis une faute. Il critique aussi, comme dans *Candide*, la philosophie « optimiste ».

Pour cela il joue sur le pathétique dans ce poème, par de nombreuses apostrophes et de terribles descriptions du sort subi par les victimes innocentes. Mais le philosophe des Lumières qui menait un combat contre tous les fanatismes religieux donne à ce poème une dimension politique, en remettant en cause la tranquillité de ceux qui justifient ce désastre par une justice divine.

Il s'agirait donc pour cet auteur de déplorer la perte de tous ces morts, et d'interroger le Divin sur la raison qu'il pourrait y avoir à ce désastre. Ce texte est intéressant à mettre en prolongement de la Plainte de Job, car il montre que l'Homme se pose toujours la même question face au mal et au malheur : pourquoi, s'il y a Dieu, cela existe-t-il ?

Poème sur le désastre de Lisbonne

Ô malheureux mortels ! ô terre déplorable !
Ô de tous les mortels assemblage effroyable !
D'inutiles douleurs éternel entretien !
Philosophes trompés qui criez : « Tout est bien¹ »,
Accourez, contemplez ces ruines affreuses,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,
Ces femmes, ces enfants l'un sur l'autre entassés,
Sous ces marbres rompus ces membres dispersés ;
Cent mille infortunés que la terre dévore,
Qui, sanglants, déchirés, et palpitants encore,
Enterrés sous leurs toits, terminent sans secours
Dans l'horreur des tourments leurs lamentables jours !
Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous : « C'est l'effet des éternelles lois
Qui d'un Dieu libre et bon nécessitent le choix » ?
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes :

¹ Référence à la théorie de Leibnitz (qui a inspiré le personnage de Pangloss dans *Candide*) qui explique le mal par l'Homme imparfait et non par Dieu parfait. Il s'agit pour Voltaire de dénoncer un ordre du monde qui serait parfait.

« Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes² » ?
Quel crime, quelle faute³ ont commis ces enfants
Sur le sein maternel écrasés et sanglants ?
Lisbonne, qui n'est plus, eut-elle plus de vices
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices⁴ ?
Lisbonne est abîmée⁵, et l'on danse à Paris.
Tranquilles spectateurs, intrépides esprits,
De vos frères mourants contemplant les naufrages,
Vous recherchez en paix les causes des orages :
Mais du sort ennemi quand vous sentez les coups,
Devenus plus humains, vous pleurez comme nous⁶.
Croyez-moi, quand la terre entrouvre ses abîmes
Ma plainte est innocente et mes cris légitimes. [...]

Voltaire, *Poème sur le désastre de Lisbonne* (1756)

² Référence à la théorie de la rétribution, on retrouve le même discours que dans la bouche des amis de Job.

³ Il cherche, comme Job, à comprendre quelle faute fait mériter ce châtement.

⁴ On trouve ici la seconde référence à la théorie de la rétribution : l'auteur se demande pourquoi, si les habitants de Lisbonne ont mérité ce cataclysme, les autres grandes villes, qui ne sont pas plus vertueuses, n'ont pas connu le même malheur. Cette question rhétorique cherche donc à invalider la théorie.

⁵ Sens fort : Lisbonne a été précipitée dans l'abîme.

⁶ Il dénonce ici l'hypocrisie de ses contemporains qui, s'ils ne sont pas touchés eux-mêmes, pensent que le sort est mérité.

Emil Cioran, *De l'inconvénient d'être né* Comparaison entre la plainte de Job et un texte philosophique moderne

Emil Cioran est un philosophe roumain du XX^e siècle émigré en France, dont on peut décrire la philosophie comme très pessimiste mais aussi imprégnée d'humour et de cynisme. Il a notamment écrit des œuvres comme *Précis de décomposition* ou *Syllogisme de l'amertume*. Dans *De l'inconvénient d'être né*, il s'interroge sur le sens de l'existence et la raison du malheur. Très pessimiste, il ne parvient pas à trouver des réponses à des interrogations telles que « à quoi cela lui a-t-il servi de naître ? ». Dans le même temps, comme l'auteur est né d'un père orthodoxe, il connaît la Bible et la figure de Job qui lui servira dans son raisonnement.

En effet, il va se penser par rapport à ce personnage. Que ce soit dans les similitudes, plaindre le jour de la naissance, mais aussi les différences : Job, lui, a connu une vie heureuse et a tout perdu, alors que le personnage que construit l'auteur a toujours été dans le malheur, il définit son existence comme « constamment transfigurée par l'échec » dans le même recueil de pensées. Il s'agit donc pour l'auteur de partir de son ressentiment à l'égard de la vie pour construire un raisonnement philosophique qui cherche l'origine du malheur.

Nous ne courons pas vers la mort, nous fuyons la catastrophe de la naissance, nous nous démenons, rescapés qui essaient de l'oublier⁷. La peur de la mort n'est que la projection dans l'avenir d'une peur qui remonte à notre premier instant.

Il nous répugne, c'est certain, de traiter la naissance de fléau : ne nous a-t-on pas inculqué qu'elle était le souverain bien, que le pire se situait à la fin et non au début de notre carrière ? Le mal, le vrai mal est pourtant derrière, non devant nous. C'est ce qui a échappé au Christ, c'est ce qu'a saisi le Bouddha : « Si trois choses n'existaient pas dans le monde, ô disciples, le Parfait n'apparaîtrait pas dans le monde... » Et, avant la vieillesse et la mort, il place le fait de naître, source de toutes les infirmités et de tous les désastres.

*

À la différence de Job, je n'ai pas maudit le jour de ma naissance⁸ ; les autres jours en revanche, je les ai tous couverts d'anathèmes.

*

J'aimerais être libre, éperdument libre. Libre comme un mort-né⁹.

*

⁷ En opposition avec l'opinion commune, Cioran définit la naissance, et non pas la mort, comme un mal. En effet, cet instant est l'origine de chaque malheur, mais la société impose le respect de la vie, de la procréation, la crainte issue de la naissance est transformée en peur de la mort.

⁸ Référence à Job 3, 3 : le jour de la naissance est celui de tous les potentiels, à ce moment la personne peut encore tout accomplir, c'est en avançant dans la vie que l'on détruit des probables en faisant des choix, donc en empêchant certains événements, qui étaient auparavant probables, de s'accomplir, entraînant alors pour Cioran des regrets et donc le malheur qui commence les jours après la naissance.

⁹ Toujours en symétrie avec Job, Cioran espère la mort juste après l'inévitable naissance.

Une idée, un être, n'importe quoi qui s'incarne, perd sa figure, tourne au grotesque. Frustration de l'aboutissement. Ne jamais s'évader du possible¹⁰, se prélasser en éternel velléitaire, oublier de naître.

*

Je ne me pardonne pas d'être né. C'est comme si, en m'insinuant dans ce monde, j'avais profané un mystère, trahi quelque engagement de taille, commis une faute d'une gravité sans nom¹¹.

Cependant il m'arrive d'être moins tranchant : naître m'apparaît alors comme une calamité que je serais inconsolable de n'avoir pas connue.¹²

*

Il fut un temps où le temps n'était pas encore... Le refus de la naissance n'est rien d'autre que la nostalgie de ce temps d'avant le temps.

*

Il y a dans le fait de naître une telle absence de nécessité, que lorsqu'on y songe un peu plus que de coutume, faute de savoir comment réagir, on s'arrête à un sourire niais¹³.

Cioran, *De l'inconvénient d'être né* (1973)

¹⁰ Cioran continue de développer l'idée que l'on est toujours prisonnier de ses choix. Dans une vie, il est impossible de tout accomplir, les choix qui ont été faits restreignent les possibilités mais l'imaginaire continue à mettre en scène ces possibilités avortées.

¹¹ On remarquera l'usage d'un langage religieux pour exprimer cette idée de la faute originelle, qui devient, à la place du fruit de l'arbre de la connaissance, la naissance en elle-même.

¹² Ce paradoxe dénote tout l'humour de l'auteur, et semble indiquer qu'il prend malgré tout un certain plaisir à écrire ces lignes.

¹³ L'idée centrale du texte reste dans l'incompréhension de la vie et de son but qui nous dépasse mais l'auteur, avec cette formule entre humour et cynisme, semble dire que cela ne nous gêne pas vraiment.

PROLONGEMENTS ARTISTIQUES

Auteur inconnu, *Scènes de la vie de Job*

Ce tableau bruxellois date de la fin du 15^{ème} siècle, entre 1480 et 1490. Ses auteurs sont inconnus. Il porte le nom *Scènes de la vie de Job*. La succession des scènes forme un cercle. La particularité de ce tableau est de représenter tous les événements du récit biblique, contrairement à beaucoup d'autres œuvres qui se focalisent sur un seul.

La scène en haut du tableau est à la fois point de départ et fin de l'épisode biblique : Job est dans sa maison, entouré des siens ; dans le jardin, on aperçoit son bétail.

Sur la partie gauche du tableau, se succèdent des diables androgynes. L'un d'eux frappe Job qui est entièrement nu et qui garde les mains jointes, en signe de fidélité à Dieu.

La scène de droite, au premier plan, fait référence à une légende selon laquelle Job aurait retiré les ulcères de son corps, et que ceux-ci seraient devenus des pièces d'or qu'il aurait données aux musiciens.

Au second plan à droite, on voit Job, sur un tas de fumier, raillé par sa femme. Cette scène, ainsi que celle de Job livré au Diable (scène au premier plan, à gauche), ont été traitées individuellement dans plusieurs représentations célèbres.

Enfin, au milieu du tableau, on voit la femme de Job entourée par les amis de ce dernier. Peut-être raillent-ils Job ou au contraire en font-ils l'éloge ; leur place centrale les rend voisins de Job dans chacun des épisodes de sa vie et laisse supposer que leur discours s'adapte en fonction des événements.

Dans ce tableau, Dieu est absent. Mais le diable est, quant à lui, représenté à maintes reprises. L'intérêt de ce tableau réside surtout dans la succession d'épisodes. Il a probablement été réalisé pour permettre aux illettrés, très nombreux à l'époque, de connaître l'histoire de Job.



Scènes de la vie de Job, Auteur inconnu, 1480-1490
Volet droit du tryptique, Bruxelles

Ilya Repine, *Job et ses amis*

Ilia Iefimovitch Repine (1844-1930) a été un des principaux peintres russes de son époque, participant au mouvement artistique des Ambulants (*Peredvijniki*). Ceux-ci, en réaction contre l'Académie Impériale de Beaux-Arts, peignaient surtout des thèmes sociaux et historiques tout en s'approchant du peuple russe et dénonçant les inégalités qui frappaient la Russie de cette époque.

Dans le tableau *Job et ses amis* on voit Job en train de méditer, entouré de ses amis et sa femme. Les différences entre Job et ses amis sont frappantes : Job est presque tout nu, assis sur le fumier et se laisse lécher les blessures par un chien, alors que ses amis sont richement vêtus et deux d'entre eux sont debout avec un vase d'or aux pieds. Les ruines, qui sont celles de la maison de Job et démontrent que celui-ci a tout perdu, contrastent elles aussi avec les chameaux qui sont derrière les amis et représentent la richesse que Job avait auparavant et que ses amis ont encore. Cette importance donnée aux différences dénonce ironiquement la fausseté des arguments de ces amis qui disent que si Job subit autant de souffrances c'est parce qu'il l'a mérité. Or, alors que Job est dans une situation misérable et souffre en méditation, sans maudire Dieu, ses amis lui font des reproches même s'ils sont encore dans la richesse et l'un d'entre eux, celui du milieu, semble éccœuré à la vue de Job.



Job et ses amis, Ilya Repine, 1869
Huile sur toile, 133 cm x 199 cm, Russie